

lance de Longin. Très justement, il est dit que la colombe gîte dans les trous de la pierre et le creux de la muraille ; l'âme, en effet, qui médite la Passion du CHRIST et se souvient de JÉSUS en croix, rappelle à sa mémoire l'exemple divin et les divines blessures. Comme la colombe au trou de la pierre, elle trouve dans les plaies sanglantes l'aliment qui entretient sa vie. La vérité y rayonne des clartés du VERBE, l'amour y brûle de la charité de JÉSUS. S. Jean Chrisostome invite les fidèles à venir boire au calice de l'autel avec le même filial respect qu'ils auraient si, du côté ouvert, ils approchaient leurs lèvres tremblantes d'émotion. Lorsque tu t'approcheras de cette boisson terrible, tu viendras comme si tu t'abreuvais à ce côté. Que de fois, nous verrons les privilégiés de JÉSUS penchés sur sa poitrine, puiser avec leurs lèvres dans la plaie divine, les eaux inépuisables de la grâce, la force des héroïques dévouements, la joie délicieuse des immolations répétées : Vous puiserez avec joie des eaux aux sources du Sauveur (Is. XII).

Rarement toutefois, il faut le reconnaître, les Pères et les premiers écrivains ecclésiastiques appliquent les textes du Cantique à une âme particulière ; ils y voient surtout magnifiquement décrite la tendresse de JÉSUS pour l'Eglise. La pure et douce colombe qui ose se cacher dans les plaies du Sauveur, qui trouve là son refuge contre les poursuites de l'inferral vautour, qui, pacifique et confiante, réjouit par sa fécondité son époux divin, c'est l'épouse glorieuse, sainte et immaculée, sans tâche et sans ride (Eph. V, 27)...

La fenêtre ouverte dans l'arche de Noé, la porte située au milieu du côté droit du temple de Salomon (III Rois VI, 8), sont des symboles de la plaie du côté... Pendant les dix premiers siècles de l'ère chrétienne, les fidèles sont surtout frappés par l'eau et le sang qui sortent de la blessure du Sauveur et symbolisent le Baptême, la Pénitence, l'Eucharistie, toute la vie surnaturelle de l'Eglise ; plus rarement, ils considèrent l'ouverture sacrée comme la porte qui donne accès dans l'intérieur divin. La franchir après l'avoir baisée : Je baise ton côté sacré, duquel des fleuves de vie sont sortis et un torrent continu d'incorruption m'est venu (Georges de Nicomédie), c'est pourtant la voie naturelle pour atteindre et sentir les battements du Coeur de JÉSUS, blessé, lui aussi, par la lance de Longin : la blessure du côté révèle la blessure du coeur, la blessure du coeur celle de l'amour. Les préoccupations et les esprits sont ailleurs, il faut défendre l'Eglise et sauver la Foi.

Les trois premiers siècles secoués par les hérésies, ensanglantés par les persécutions s'écoulaient au milieu des luttes. Après s'être séparé de la synagogue, l'Eglise doit se défendre contre ses enfants rebelles : les Nicolaïtes (Apoc. II, 14-15), les Docètes (I Jean IV, 2-3), et surtout contre Simon le magicien, le père des hérésies. Les gnostiques refusent de reconnaître la divinité de Notre-Seigneur. Les Manichéens enseignent l'existence de deux êtres éternels : le Dieu de la lumière, le Dieu des ténèbres. Ne pouvant comprendre comment dans l'Etre infini l'unité de nature peut se concilier avec la trinité des personnes, les uns rejettent l'unité de nature, les autres la trinité des personnes. Les Patripassians font du PÈRE et du FILS une même Personne, les Subordinationi distinguent le CHRIST, VERBE de DIEU par qui tout a été fait, et du PÈRE et des créatures, mais nient son égalité avec le PÈRE. L'idée messianique mal comprise, certains passages de l'Apocalypse (XX, 2-7) au sens obscur, développent parmi les judéo-chrétiens les tendances Chilites ou Millénaristes. Les Pères apostoliques, S. Justin, S. Irénée, Clément d'Alexandrie, Tertullien, S. Cyprien, pour établir contre ces erreurs, la véritable doctrine en appellent à la tradition apostolique et s'efforcent de démontrer que la vérité chrétienne est conforme à la raison. Passionnés de spéculation, l'école d'Alexandrie se sert des sciences humaines, de la philosophie en particulier, pour approfondir la théologie ; elle s'adonne à la critique biblique, à l'exégèse ; en Orient comme en Occident, on lutte vaillamment.

Ces batailles de l'esprit ne font pas cependant oublier l'amour de JÉSUS. Partout, se manifeste le sentiment très doux de la présence du CHRIST, dans l'Eglise et dans l'âme

des fidèles. Tous L'adorent, L'aiment, tous s'efforcent de Le reproduire. Clément d'Alexandrie, Origène et les premiers écrivains ascétiques, S. Antoine, S. Pacôme, S. Hilarion, les premiers docteurs du monachisme, en Orient et en Occident, ne parlent pas autrement que les Pères apostoliques, qui parlaient comme S. Jean et S. Paul. C'est le CHRIST qu'il faut regarder, c'est le CHRIST qu'il faut aimer, c'est le CHRIST qu'il faut suivre à tout prix...

**POURQUOI, EN ADORANT L'AMOUR DE JÉSUS, LES PREMIERS CHRÉTIENS N'ONT-ILS JAMAIS PENSÉ AU COEUR DE CHAIR ?**

À l'aurore de la vie chrétienne, l'humanité de JÉSUS semble un peu disparaître dans l'éclat de la divinité. C'est DIEU qui s'incarne, DIEU qui rachète. Sans doute, le VERBE ne rachète le monde qu'après avoir pris un corps, qu'après s'être fait chair ; mais le corps nécessaire à la rédemption paraît surtout l'instrument du VERBE ; c'est DIEU qui donne aux souffrances de l'homme leur mérite infini. Le sang et l'eau qui s'écoulent versent des flots de miséricorde et de pardon, parce qu'il sont divins ; ils donnent une vie divine à l'Eglise, parce qu'il sont eux-mêmes animés d'une vie divine, ils sanctifient les âmes parce que, unis à la personne du VERBE, ils communiquent à sa sainteté. Quand ils luttent pour la divinité de J.-C. contre Arius, pour l'union substantielle des deux natures divine et humaine, contre Nestorius qui distingue deux personnes dans le CHRIST, contre Eutichès qui lui retranche une nature ; quand ils réfutent Pélagé dont l'erreur orgueilleuse rend inutile la rédemption, niant le péché originel et la nécessité de la grâce, les docteurs chrétiens voient surtout dans le Rédempteur, le VERBE de DIEU, le FILS éternel du PÈRE, la seconde personne de la très sainte Trinité : C'est DIEU qui s'est incarné, c'est DIEU qui a souffert, c'est DIEU qui a racheté, c'est DIEU qui aime et c'est DIEU qu'il faut aimer. Des Pères grecs et des Pères latins, comme aussi des premiers ascètes et des premiers moines, on peut dire que, s'ils ont 'intériorisé' DIEU, ils n'ont pas intériorisé' JÉSUS ; la grande nouveauté, l'incomparable mérite religieux du Moyen-Age, ce sera l'intelligence et l'amour ou, pour mieux dire, la passion de l'humanité du CHRIST.

S. Augustin aurait dû, semble-t-il comprendre mieux que personne, la sainte humanité, qui comblait et dépassait magnifiquement les aspirations et les élans de son âme. Dans le coeur du fils de Monique, brûle un éternel besoin de DIEU et du bonheur : Quand je cherche mon DIEU, je cherche la vie heureuse ; un irrésistible élan d'amour : Aimer et être aimé m'était doux... Je n'aimais pas encore et j'aimais être aimé. La sensibilité puissante d'Augustin cherche DIEU et le poursuit, elle l'atteint, elle en jouit. Mais DIEU, pour Augustin, c'est avant tout la vérité. Cette vérité sans doute, c'est l'amour qui la désire, c'est l'amour qui la cherche, c'est l'amour qui la révèle, c'est l'amour qui rend au DIEU Vérité le culte dont il est digne. L'histoire de la vie du grand docteur n'est pas seulement l'histoire d'une intelligence que ne peut satisfaire aucune doctrine ; elle est l'histoire de deux amours : l'amour infini qui, délicieusement, attire l'amour créé, l'amour créé qui, d'instinct et, comme malgré lui, recherche l'amour infini. Vous nous avez fait pour vous, Seigneur, et notre coeur est inquiet jusqu'à ce qu'il ne repose en vous. Tout cela est vrai. Mais l'amour de DIEU, la recherche du bonheur se confondent chez Augustin avec l'amour et la recherche de la vérité... Une âme aussi essentiellement intellectuelle restera intellectuelle dans sa piété ; et, contemplant l'homme-DIEU, elle s'attachera au DIEU plus qu'à l'homme...

Peut-être l'ardeur intellectuelle de cette recherche a-t-elle été l'obstacle qui empêcha la profonde sensibilité d'Augustin de trouver, dès le IV<sup>ème</sup> siècle, la formule de la dévotion au S.-C. Il en est parfois si près, elle semble si bien répondre aux aspirations de son grand coeur, qu'on ne s'étonnait pas, au Moyen-Age, de la trouver déjà sur ses lèvres ; on lui attribuait sans hésiter les phrases suivantes qui l'expriment nettement : Pour les malades et les pécheurs, un repos sûr et ferme se trouve dans les plaies du Sauveur. Ici, j'habite en sécurité,.... au travers des trous de son corps, s'ouvrent à moi les secrets de son COEUR... le grand sacrement de la pitié... les entrailles de la miséricorde...



# L'APOSTOLAT DE LA PRIERE



Numéro 96 – Mars - Avril 2013

Lettre de liaison de l'Apostolat de la Prière - Institut Mater Boni Consilii - Mouchy - 58400 RAVEAU  
Courriel de l'abbé Thomas Cazalas : thomas.cazalas@aliceadsl.fr

Chers associés, il faut lire jusqu'au bout ce troisième chapitre de l'Histoire de la dévotion au SACRÉ-COEUR du Père Hamon et voir comment la Providence de DIEU, toujours admirable dans sa prévoyance, a préparé cette dévotion tout au long des dix premiers siècles. Si, de prime abord, il peut être étonnant que personne, même parmi les plus grands mystiques, n'ait formulé clairement cette dévotion durant ce premier millénaire de l'ère chrétienne, il est impressionnant de constater d'une part que l'esprit de cette dévotion brûlait ardemment dans le coeur des chrétiens fervents et, en premier lieu, des martyrs et des saints et, d'autre part, que cet esprit se nourrissait souvent directement à la blessure du côté du CHRIST. En effet, l'esprit qui dévorait ces chrétiens était celui du Nouveau Testament, ce feu qu'est venu allumer le FILS de DIEU sur terre : l'amour de DIEU ou, plus précisément, un ardent amour pour le CHRIST Lui-même.

Si, au début de ce texte, vous aurez peut-être quelque peine à comprendre où le Père Hamon veut vous amener par des détours à première vue surprenants en vous parlant de Paul et d'Ignace d'Antioche, ou d'Agathe et de Blandine, la conclusion s'imposera vite d'elle-même : si DIEU n'a pas voulu que la dévotion au S.-C. (lire : Sacré-Coeur) éclore dès le début du christianisme, ses fruits coulaient déjà abondamment dans les âmes par une Foi et une Charité admirables pour le CHRIST, âmes entièrement préoccupées à défendre la Foi dans le CHRIST contre les hérésies.

Puisse cette dévotion essentielle pour tous les catholiques les ramener à ce qui devrait être leur grande préoccupation quotidienne : défendre l'intégrité de la très sainte Foi contre le modernisme et spécialement contre les attaques sournoises et multiples contre la constitution divine de l'Eglise et de la Papauté ! Par amour du CHRIST ! Par amour du S.-C. ! Et ainsi si, autrefois, une défense vitale de la Foi a amené à la dévotion au S.-C., aujourd'hui, l'amour du S.-C. amènera à la défense vitale de la Foi !...

## LA BLESSURE DU CÔTÉ

LA DÉVOTION AU SACRÉ-COEUR

PENDANT LES DIX PREMIERS SIÈCLES DE L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

Sur les dix premiers siècles de l'ère chrétienne, l'historien de la dévotion au SACRÉ-COEUR a bien peu de choses à dire. Ardente période de Foi et d'amour : les martyrs versent leur sang, les pères de l'Eglise veillent sur son enfance agitée ; en Orient et en Occident, les docteurs précisent les dogmes et les défendent ; le culte et la liturgie nés à l'ombre des catacombes se développent dans la splendeur des basiliques ; les erreurs se dissipent aux clartés du Verbe incarné, mais le Verbe incarné ne s'appelle pas encore le S.-C. Ce serait une passionnante étude de rechercher l'idée que l'on se fait, au premiers siècles, de la charité que nous venons d'admirer dans le Coeur de JÉSUS. Elle déborde ce travail. Il importe cependant de recueillir quelques réponses faites par l'amour des hommes à l'amour du Rédempteur. Relire, dans la fierté de nos âmes chrétiennes, ces lignes émues, ce n'est pas sans doute voir réaliser, dans sa plénitude, la dévotion au S.-C., c'est pourtant nous tenir et nous réchauffer dans son ambiance.

CRIS PASSIONNÉS D'AMOUR

PAR LESQUELS LES HOMMES RÉPONDENT À LA TENDRESSE DE JÉSUS PAUL

Pour moi, vivre c'est le CHRIST (Phil. I, 21) ; ces mots gravés sur le tombeau de Paul de Tarse, hébreu, fils d'hébreu et citoyen romain, résumant son âme. Le CHRIST et Paul ne font qu'un ; Paul ne vit plus, le CHRIST vit en Paul. L'union des pensées, désirs, sentiments est complète, complète l'amitié qui rapproche jusqu'à les identifier le coeur du disciple et le Coeur du maître : Cor CHRISTI, cor Pauli (le mot est de S. Jean Chrisostome). Dans l'humble confiance que donne une mutuelle tendresse, l'apôtre n'hésite pas à écrire aux Corinthiens : Soyez mes imitateurs comme je le suis du CHRIST (I Cor. XI, 1 ; cf. IV, 16) ; il veut que ses disciples revêtent le Seigneur JÉSUS, le CHRIST bien-aimé (Rom. XIII, 14) ; il travaille à le former en eux (Gal. IV, 19) ; à les grandir jusqu'à l'état d'hommes parfaits à la mesure de la stature du CHRIST (Eph. IV, 13). L'atmosphère qui l'entoure, l'air qu'il respire, c'est JÉSUS. Dans le CHRIST JÉSUS, il a besoin de répéter ces mots qui résument et sa tendresse et sa théologie :

Dans le CHRIST, DIEU nous a choisis avant la formation du monde... En Lui, Il nous a prédestinés à être ses fils adoptifs... En Lui, nous avons la rédemption opérée par son sang... En Lui, les juifs ont été les premiers appelés à la foi... En Lui, les gentils sont, à leur tour, marqués du sceau de l'Esprit-Saint, arrhes de notre héritage (Eph. III, 14).

Paul a tout sacrifié pour son Ami divin : Privilèges de race et d'éducation, science de la Loi, justice pharisaïque, Il a traité ces grandes choses comme un fumier pour gagner le CHRIST (Phil. III, 4-8). Aussi, quelle superbe confiance dans son amour pour JÉSUS ; rien ne saurait l'ébranler ou l'amoindrir ; il l'affirme avec la plus audacieuse fierté : Je suis certain que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les choses avenir, ni la violence, ni ce qu'il y a de plus élevé, ni ce qu'il y a de plus profond, ni aucune créature, ne pourra nous séparer de l'amour de DIEU, manifesté dans le CHRIST JÉSUS Notre-Seigneur (Rom. VIII, 38-39). Seul JÉSUS-CHRIST a pu faire jaillir des lèvres humaines les accents d'une tendresse aussi passionnée : Il est l'Homme-DIEU.

AGNÈS ET BLANDINE

Pour moi, vivre c'est le CHRIST. Réponse du coeur de Paul au Coeur de JÉSUS ; J'aime le CHRIST, chante le coeur d'Agnès, vierge romaine, la plus frêle des fleurs du martyre : J'aime JÉSUS-CHRIST et cet amour me laisse chaste, je reste pure quand je m'approche de Lui et je suis vierge quand je L'embrasse. Délicate comme Agnès, faible comme elle, Agathe, la vierge de Sicile, affirme que la souveraine noblesse, c'est d'être esclave du Christ. La jeune lyonnaise Blandine, petite de taille, faible de corps, est restée la dernière sur l'arène sanglante : Comme une mère qui vient d'animer ses fils au combat et les a envoyés vainqueurs devant elle, en présence du roi, suivant à son tour le chemin sanglant qu'ils ont tracé, elle se prépare à les rejoindre, joyeuse, transportée à la pensée de mourir ; telle une invitée qui se rend au festin nuptiale, plutôt qu'une victime condamnée aux bêtes. Après avoir souffert les fouets, les bêtes, la chaise de feu, elle fut enfermée dans un filet, et l'on amena un taureau, il la lança plusieurs fois en l'air avec ses cornes ;



*elle ne paraissait rien sentir tout entière à son espoir, à la jouissance anticipée des biens qu'elle attendait, poursuivant l'entretien intérieur avec le CHRIST* (Lettres des églises de Lyon et de Vienne aux églises d'Asie et de Frigie).

Que font à **Blandine** les Gaulois qui s'étonnent et murmurent : *Vrai, jamais dans nos pays, on avait tant vu souffrir une femme !* le légat de l'empereur, les bourreaux, les fouets, les bêtes, le taureau furieux ? Elle s'entretient avec le CHRIST, elle sent la divine et paternelle présence au fond de son âme ; dans quelques instants, elle va Le contempler et jouir de son amour. Il est tout, le reste n'est rien ; elle vit de sa vie, elle L'aime.

**IGNACE D'ANTIOCHE**

Il faudrait s'excuser de citer les lettres de S. Ignace d'Antioche, si le contact de cette grande âme, passionnée pour JÉSUS, ne réchauffait toujours nos âmes mesquines et égoïstes. *L'antiquité chrétienne, aucune antiquité sans doute*, écrit Paul Allard dans ses 'Dix leçons sur le martyr', *n'offre rien de plus beau*. Le sang du glorieux martyr rougit l'arène vers 107. Celui qui s'appelait *le froment du CHRIST* et *désirait être moulu par les dents des bêtes pour devenir un pain immaculé*, écrivait aux Romains :

*Quand serai-je en face des bêtes qui m'attendent... si elles se font prier, je les provoquerai, pardonnez-moi ; je sais, moi, ce qui m'importe. C'est à présent que je commen- ce d'être un disciple (véritable). Loin, toute créature visible ou invisible qui m'empêcherait de posséder le CHRIST ! Feu et croix, corps à corps avec les bêtes, plaies, écartèlements, dislocations des os, mutilations des membres, broiement du corps entier ; viennent sur moi les pires tourments du diable, pourvu que seulement je possède JÉSUS-CHRIST... Plutôt mourir pour le CHRIST JÉSUS que de régner sur tout le monde. Celui que je cherche, c'est celui qui est mort pour nous ; celui que je veux, c'est celui qui est ressuscité à cause de nous. Ma délivrance est là... Laissez-moi imiter la Passion de mon DIEU.*

**JÉRÔME**

S. Jérôme appelle Clément le plus érudit des hommes ; les plus érudits sont parfois les plus aimants, et les plus austères ont les plus délicates tendresses. L'héroïque et sanglant ascète du désert de Chalcis, aux membres couverts d'un sac hideux, à la peau noircie comme celle d'un éthiopien, Jérôme, aime JÉSUS d'une tendresse naïve, ardente, passionnée, comme l'aimeront dans huit ou neuf siècles Bernard ou François d'Assise. Entre le solitaire de Béthléem et le DIEU qui, pour notre amour, voulut naître à Béthléem, s'est nouée une intimité profonde. Jérôme vit de la vie de JÉSUS comme Paul en vivait ; il Le trouve partout présent à son esprit et à son coeur, et il lui dit dans une confiante allégresse : *Nous courons après Vous à l'odeur de vos parfums !*

Il l'a suivi pas à pas sur les chemins de la Judée et de la Galilée ; dans les faits de la vie quotidienne, il Le retrouve, il Le voit, il L'entend... Quand il s'agit du CHRIST, de ses conseils, de son amour, de sa voix que l'on ne sait ou que l'on ne veut pas reconnaître ; l'âme de Jérôme est prompte à s'émouvoir, sa passion bouillonne :

*Vous avez peur de la pauvreté ? Mais le CHRIST appelle les pauvres bienheureux... Vous avez peur d'étendre sur la terre nue des membres amaigris par la peine ? Mais le CHRIST s'y étend. Des cheveux négligés, une tête repoussante vous font horreur ? Mais le CHRIST est votre tête... Tout ce que je viens d'écrire semble dur à celui qui n'aime pas le CHRIST. Mais rien de dur à ceux qui aiment. Aimons-Le donc nous aussi, le CHRIST, toujours recherchons ses embrassements : et tout ce qui est difficile paraîtra facile, tout ce qui est long paraîtra court ; blessés des traits de son amour, nous dirons à chaque minute des heures qui s'écoulent : Pourquoi donc mon pèlerinage se prolonge-t-il ? Certes non. Les douleurs de cette vie ne méritent pas la gloire qui nous sera révélée.*

**AUGUSTIN**

Jérôme et Augustin ont eu de violents désaccords ; la lutte des idées n'empêchent pas les âmes de rester unies dans

l'amour du CHRIST. AUGUSTIN, qui a longuement médité la vie et la personne de JÉSUS, parle de l'Incarnation du Verbe avec une précision qui n'a guère été dépassée. Le CHRIST est le Maître par excellence, le Maître unique, Il enseigne non seulement par son évangile, mais par sa grâce, illuminatrice des âmes ; Il est le soleil de justice, la vérité qui éclaire, le médecin qui guérit, notre science, notre sagesse. Il est notre Roi, notre souverain Seigneur, l'époux de l'Eglise et des âmes purifiées dans son Sang, toutes belles de son amour et qu'Il voudrait immaculées. **Comme Paul, Augustin se glorifie dans la Passion et dans la Croix de JÉSUS. Sa foi lui révèle les beautés de son ami divin...**

**PATRICE**

**Il continue à travers les siècles l'hymne de l'amour, toujours aussi jeune, toujours aussi ardent. Qui pourra dire et sonder la blessure, qui a navré le coeur des hommes pour JÉSUS de Nazareth. Dilexit nos ; oui certes, Il nous a aimés, mais Il a été aimé comme personne : qu'on me permette une dernière citation ; c'est presque un contemporain d'Augustin qui parle :**

*Le CHRIST avec moi ; le CHRIST devant moi,*

*Le CHRIST derrière moi, le CHRIST au-dedans de moi,*

*Le CHRIST au-dessous de moi, le CHRIST au-dessus de moi, le*

*CHRIST à ma droite, le CHRIST à ma gauche,*

*Le CHRIST dans la forteresse, le CHRIST sur le siège du char,*

*Le CHRIST sur la poupe du navire,*

*Le CHRIST dans le coeur de tout homme qui pense à moi,*

*Le CHRIST dans la bouche de tout homme qui parle de moi,*

*Le CHRIST dans tout oeil qui me voit,*

*Le CHRIST dans toute oreille qui m'entend.*

Ainsi chantait, ainsi priaît Patrice, l'apôtre de l'Irlande.

**Voix du midi, voix du nord, voix de l'aurore, voix du couchant, elle viennent de partout, toutes elles disent l'amour de JÉSUS.**

**LA BLESSURE DU CÔTÉ**

**LE SANG ET L'EAU SORTIS DE LA BLESSURE,**

**SYMBOLES DU BAPTÊME, DE L'EUCARISTIE, DE LA PÉNITENCE**

**Pour pleinement réaliser la dévotion au Coeur de JÉSUS, il faudrait, avec l'amour du Rédempteur, atteindre et chanter son Coeur de chair. Est-ce bien difficile ? La voie n'est-elle ouverte ! Longin a frappé la poitrine ; il suffit de lever les yeux, de regarder, de réfléchir un peu. Personne n'en a l'idée ; les esprits sont ailleurs. Les premiers chrétiens voient dans l'eau et le sang qui jaillissent sous la lance la figure des sacrements de Baptême, de Pénitence et d'Eucharistie.** Comme l'eau, le Baptême et la Pénitence purifient ; c'est le sang de JÉSUS qui bouillonne au calice de l'Eucharistie. Eve, la femme coupable est sortie du côté d'Adam, il convenait que l'eau et le sang qui réparent son péché sortissent du côté du nouvel Adam. Rufin d'Aquilée écrit dans son *Commentaire sur le symbole des apôtres :*

*L'eau et le sang coulèrent à la fois du côté de JÉSUS. Il y a là un mystère. Le Sauveur avait dit que des flots d'eau vive sortiraient de sa poitrine (Jean VII, 38). Le Sauveur a versé du sang, le sang qui, selon le désir des juifs, tombera sur eux et sur leur postérité ; Il a versé de l'eau, l'eau qui purifie les croyants, Il a versé du sang, le sang qui condamne les incrédules. Ce mystère symbolise encore la double grâce du Baptême : grâce de l'eau qui purifie, grâce du sang répandu par le martyr. Si vous demandez pourquoi l'eau et le sang jaillirent du côté de JÉSUS et non d'une autre partie du corps, il faut penser que le côté rappelle la naissance de la première femme. Eve, source de péché, source de mort, fut formée d'une côte du premier Adam, la source de la rédemption et de la vie devait donc jaillir aussi d'une côte du second Adam.*

... Beaucoup d'écrivains ecclésiastiques des premiers siècles développent, souvent d'une manière très personnelle, ces idées communes à tous. La belle page de S. Augustin est dans toutes les mémoires : *'Mais un des soldalts Lui ouvrit ('aperuit') le côté avec une lance et, aussitôt, il en sortit du sang et de l'eau'. L'évangéliste emploie un terme très heu-*

*reux. Il n'a pas écrit la lance frappa, blessa, ou quelque autre mot, mais ouvrit. Le coup en effet ouvrait la porte de la vie par où sortirent les sacrements de l'Eglise, sans lesquels on n'entre pas dans la vie qui est la vraie vie. Le sang a été répandu pour la rémission, l'eau nous offre une boisson salutare : c'est une purification, et c'est un breuvage.*

**LE SANG ET L'EAU, SYMBOLES**

**DE L'UNION DE JÉSUS AVEC L'ÂME, AVEC L'EGLISE**

**Le sang et l'eau symbolisent aussi l'Eglise, Eve nouvelle, mère de la nouvelle vie, jaillie du côté de JÉSUS :**

*La première femme, appelée la vie et la mère des vivants (Gen. III, 20), est sortie du côté d'Adam endormi (Gen. VI, 16), continue S. Augustin. Ainsi était annoncé un grand bonheur, avant le grand malheur de la chute. Le second Adam incline la tête, il s'endort dans la mort ; alors, l'épouse qui lui était destinée sort de son côté pendant qu'il sommeille.*

Dans son *Historia Francorum*, notre premier écrivain national, S. Grégoire de Tours, développe la même pensée. Il rappelle comment DIEU, avec du limon façonna de ses mains divines, à son image et ressemblance, le premier homme et comment, d'une côte d'Adam qui sommeille, il forma la première femme :

*Tout le monde sait, conclut-il, que le premier homme, Adam, est, avant sa faute, la figure du Rédempteur ; notre Seigneur, de son côté ouvert, JÉSUS endormi du sommeil de sa Passion, laisse couler le sang et l'eau, et ainsi met au monde l'Eglise vierge, sans tâche, baignée dans le sang, purifiée dans l'eau sanctificatrice, sans souillure et sans rides.*

**C'est l'épouse qu'Il a choisie de toute éternité ; pour elle, Il abandonnera son PÈRE céleste et la céleste Jérusalem, sa mère.** Adam, au dire de S. Eusèbe, l'avait prophétisé, à l'aurore du monde : *C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme et il seront deux dans une seule chair (Gen. II, 24).* Ils sont subtils toujours et parfois très ingénieux les premiers interprètes de l'Écriture ; S. Bède le vénérable demande pourquoi DIEU mit dans le côté d'Adam un morceau de chair à la place de la côte enlevée. La chair symbolise la faiblesse, l'os, la force ; la chair remplace l'os pour signifier que le VERBE de DIEU a voulu revêtir l'infirmité humaine ; Eve, formée d'une côte d'Adam *os de ossibus*, rappelle que l'Eglise tire du CHRIST toute sa force.

L'eau et le sang sortis du côté de JÉSUS symbolisent l'union du Rédempteur avec l'Eglise son épouse immaculée ; **ils symbolisent encore son union avec l'âme rachetée.** *Il seront dans une seule chair. Oui, ils sont deux*, dit S. Léon au langage clair et précis, à la pensée limpide et profonde, *DIEU et l'homme, le CHRIST et l'Eglise, épouse sortie de sa chair, avec le sang et l'eau jaillis du côté..... Telle est la nouvelle destinée de notre nature : ce n'est pas un vêtement de chair que nous revêtons au Baptême ; nous sommes purifiés de l'antique souillure, l'homme devient le corps du CHRIST, parce que le CHRIST est devenu lui-même le corps de l'homme.* C'est donc bien tout le mystère de notre vie surnaturelle qui s'épanche, avec le sang et l'eau, de la blessure du côté : la rédemption par la mort du CHRIST, la tâche originelle lavée dans l'eau baptismale, nos fautes personnelles purifiées par la Pénitence, la vie divine fécondée avec le sang du calice, et bouillonnante au corps de l'Eglise, dans chacune des âmes fidèles, unissant le nouvel Adam à l'Eve nouvelle, l'Epoux à chacune de ses épouses. Avec fierté, les écrivains sacrés célèbrent la victoire de JÉSUS qui est la leur et la nôtre, ils raillent l'antique serpent, vainqueur dans l'Eden, écrasé au Golgotha :

*Le sang que tu as versé t'a vaincu et il m'a racheté. Quand je le bois, je ne crains pas ton infernal venin ; tu as triomphé au paradis mais, par la croix, tu as été écrasé. Ne me parles plus de l'épée flamboyante qui garde le jardin de délices ; l'eau sortie du crucifié, suspendu entre le ciel et la terre, a éteint cette flamme vacillante. Le paradis pour la seconde fois est ouvert aux hommes, le Seigneur JÉSUS y fait entrer qui avoue sa faute* (auteur incertain cité par S. Augustin).

**Dès cette vie même, par la grâce, les chrétiens forcent la porte et pénètrent au séjour de la paix et de la joie ; ils s'unissent merveilleusement par l'Eucharistie au CHRIST JÉSUS. Ils seront deux dans une seule chair :** on le retrouve partout le fécond et glorieux texte. Le CHRIST, c'est le sang ; l'Eglise, l'âme, c'est l'eau. L'eau et le sang sont mélangés au calice eucharistique ; après le mélange, on ne peut plus les séparer. S. Césaire d'Arles, un de ceux qui ont donné à l'église mérovingienne une doctrine, une prédication, une discipline et une culture, qui sut condenser en maximes claires et brèves l'enseignement de S. Augustin, son maître, écrit :

*Comme les grains de blé, réunis dans le pain qui les assemble, ne peuvent plus être désunis, comme l'eau mêlée au vin ne peut plus en être séparée, ainsi les fidèles, les justes qui sont instruits de leur rédemption par le sang et la Passion du CHRIST, doivent, comme des membres inséparablement unis à leur tête, Lui rester indissolublement attachés. Il n'est pas de volonté, de nécessité, d'ambition humaine, il n'est pas de mort qui doivent les diviser.*

**DANS LA BLESSURE DU CÔTÉ, LES ÉCRIVAINS SACRÉS TROUVENT LA SCIENCE DE DIEU, LES MYSTÈRES DE LA VIE INTÉRIEURE, JÉSUS, SON AMOUR, LE REPOS, LA SÉCURITÉ, LA GRÂCE**

**Regardons encore ; le mystère de la grande blessure n'est pas épuisé. Aperuit ! Il ouvrit !** Une porte est ouverte, il faut la franchir, il faut entrer... Entrons par la plaie béante dans l'intime et précieux sanctuaire, il récèle toutes les vérités qui nous donneront l'intelligence de JÉSUS, peut-être y découvrirons-nous son Coeur... Celui qui, pendant la Cène, repose sur la poitrine du Seigneur... S. Jean entre, le premier, dans la blessure ; là, il s'élève au-dessus des créatures, des montagnes, de l'air, du ciel, des astres, des trônes, des dominations, des principautés, de tous les anges et de tous les archanges. Sur le sein du FILS, comme le FILS unique est lui-même dans le sein du PÈRE (la remarque est d'Origène), **il pénètre les merveilles de la vie intérieure de JÉSUS**, mieux qu'aucun autre évangéliste. C'est lui qui nous en a donné ses lumineuses et profondes définitions : *Je suis la lumière du monde (Jn VIII, 2) ; Je suis la voie, la vérité, la vie (Jn XIV, 6) ; Je suis la résurrection (Jn XI, 25) ; Je suis la porte (Jean X, 7) ; Je suis l'alpha et l'omega, le commencement et la fin, le premier et le dernier (Apoc. I, 8).* Toutes les âmes qui entrent par la porte ne pénètrent pas aussi avant dans les divines profondeurs ; **toutes néanmoins y trouvent la lumière et l'espérance dont elles ont besoin.** Le seuil à peine franchi, elles se sentent baignées de miséricorde, enveloppées de pardon. Le bon larron est passé, qui donc ne pourrait le suivre ? **L'ouverture est étroite, par cette étroite ouverture, tout le monde bientôt aura passé :**

*Venez, vous les juifs, Il vous appelle le FILS de DIEU que vous avez crucifié : 'Efforcez vous d'entrer par la porte étroite (Luc XIII, 24) ; vos pères sont déjà entrés. Ceux qui ont demandé à grands cris qu'on Le crucifia, ceux qui L'ont vu pendu sur la croix, qui L'ont raillé, qui branlaient la tête, ont passé par l'étroite ouverture. Ce n'est pas en vain que le crucifié suppliait : 'Père, Pardonnez-leur parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils font' (Luc XIII, 13). Par cette petite porte, comme je viens de le dire, ouverte dans le côté de JÉSUS, le larron converti a passé ; les juifs repentants ont passé, les païens convertis ont passé.*

**Avec le pardon, l'âme trouve dans la plaie béante, une entière sécurité : Qu'ils viennent ceux qui cherchent le jardin de délices, une place de sûreté, l'éternelle félicité où les barbares ne sont plus à craindre, où il n'y a plus d'ennemis, ni d'adversaires ; venez tous, entrez tous, la porte est ouverte.**

**Il est des privilégiés de l'amour divin qui entendent un appel plus intime ; ils ne s'arrêtent point au seuil ; ils pénètrent jusqu'au fond du sanctuaire, ils y vivent, ils y trouvent l'aliment de leur vie surnaturelle. A mon avis, écrit S. Grégoire le Grand, *les trous de la pierre ('Viens ma colombe, dans les trous de la pierre, dans la creux de la muraille' - Cant. II, 14), symbolisent les blessures des pieds et des mains, et le creux de la muraille, la blessure faite au côté de JÉSUS par la***